

**LES  
ECHOS DE LA RUE**

POESIES

DEDIEES A BERANGER

PAR

**SAVINIEN LAPOINTE**  
Ouvrier cordonnier

Dédicace

Béranger,

Il y a six ans déjà, vous m'écriviez ces paroles bienveillantes : «Doué, comme vous l'êtes, de pensées généreuses, de courage, de sensibilité, ne vous écartez pas de la voie que vous avez choisie ; vous en serez récompensé par l'utilité qui en résultera pour vos frères en souffrance et par le suffrage de tous les hommes de cœur.»

Vous m'avez dit : Courage ! Et j'ai fait ce livre. Acceptez-en la dédicace comme l'expression de la reconnaissance d'un pauvre enfant de la rue, de l'un de ceux à qui vous avez enseigné : gloire, espérance, sagesse. A défaut de mérite littéraire, dédiés à vous, les *Echos de la Rue* auront du moins une signification.

Tout à vous de cœur,

**Savinien Lapointe,**  
Ouvrier cordonnier

Plaisance, juin 1850.

## Mon Alène cassée (A mon ami Bignon)

Au désespoir je suis peu vulnérable ;  
Un rien, pourtant, me met l'âme à l'envers.  
Je suis ainsi : nature misérable,  
Au moindre heurt, je marche de travers ;  
Un moucheron me met tout hors d'haleine.  
Donc, aujourd'hui, comme un païen grossier,  
Je tonne, hélas! J'ai cassé mon alène,  
Un instrument de pur et fin acier.

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

Nous avons fait bien des bottines bleues,  
Charmants objets! Lesquels sont au printemps  
Pour les amours les bottes de sept lieues,  
Parmi les fleurs et la poudre des champs.  
Grâces à nous, élégantes semelles.  
Comme aux oiseaux pain du Petit-Poucet,  
Des rêves d'or faisaient battre les ailes  
Sur les chemins où la beauté passait.

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

Un financier m'a dit : «Devenez maître ;  
«Crédit, argent, pratiques, magasin,  
«Vous sont offerts ; avec eux le bien-être :  
«Gueux aujourd'hui, soyez riche demain.»  
«- Salue et fuis cette offre que j'admire,»  
Reprit l'outil, non sans quelque hauteur,  
«Dans ta détresse honore le martyr  
«Des artisans livrés à l'exploiteur.»

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

On doit aimer l'outil qui nous fait vivre  
Ce noble ami, fils de la probité,  
Qui nous apprend, beaucoup mieux qu'en un livre,  
Que du travail naquit la liberté.  
Quand j'enviais l'éclat d'un nom illustre ;

Il répondait à mon orgueil soumis :  
«Le ver luisant fuit le clinquant du lustre,  
«Reste l'égal de tes pauvres amis.»

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

«Tout aussi bien, triste temps où nous sommes !  
«Nous avons vu, du moins chez la plupart,  
«De grands talents, de médiocres hommes,  
«Ayant perdu tout respect de leur art.  
«Lorsque toujours l'art s'aristocratise,  
«Qu'il peint la soie ou chante les tyrans,  
«Bons ouvriers, que le malheur baptise,  
«De nos états ne quittons pas les rangs.»

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

Causant ainsi, dans le cuir coriace  
Elle frayait un passage au gros fil.  
La main tremblait, mais l'instrument vorace  
Multipliait les points et son babil.  
Moi, comme un Z, ramassé sur ma chaise,  
Blême, souffrant et la sueur au front,  
Je murmurais: Elle en parle à son aise !  
Quand tout à coup elle crie et se rompt.

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

Et la voilà (Dieu! suspends tes lumières)  
Gisant en deux sur mon grand tablier !  
Elle a fini, comme les âmes fières,  
Dans son chemin ne voulant pas plier.  
C'était pour moi la mère des alènes.  
Pourtant, le monde ignorait ses labeurs.  
Ainsi chez nous se terminent nos peines ;  
Souvent ainsi finissent les grands coeurs.

Habiles à l'ouvrage,  
Retournant l'escarpin,  
Tous deux nous faisons rage :  
Il est cassé, mon pauvre gagne-pain !

## Mon Profil

Je suis un inconnu, sans fortune et sans gloire,  
Assez peu désireux de vivre dans l'histoire ;  
Libre dans mon chemin comme l'oiseau dans l'air ;  
Pauvre, sans avenir, sans haine, sans envie,  
Livrant à qui les veut les secrets de ma vie ;  
Du sort jaloux je méprise l'éclair.

Par mon sang, j'appartiens à la puissante race  
Qui travaille sans pain et se bat sans cuirasse,  
Qui, plus fière qu'un roi, porte le tablier....  
Dans les murs dévorants de l'usine effrayante,  
Sur l'étagère ou bien à l'enclume bruyante,  
Use ses jours sans les humilier.

Comme François Villon, gaillard fort peu biblique.  
Pour école je n'eus que la place publique ;  
Pour autel, mon veilloir ; pour chaire, un tabouret ;  
Pour rudiment, le ciel ; pour thème, la nature ;  
Mes jours, feuillets sans suite écrits à l'aventure,  
Vont tour à tour des champs au cabaret.

Je ne m'aplati point sur le ventre des tonnes.  
Mes vers décolorés ressemblent aux automnes ;  
J'aime bien la vertu ; j'aime mieux la bonté ;  
Voilà mon sentiment. Humain dans toute chose,  
En marbre comme en vers, je déteste la pose,  
Et rends hommage à la simplicité.

J'ai combattu les rois ; je n'eus qu'une espérance.  
Celle d'un citoyen : la grandeur de la France.  
Au jour victorieux, je me suis effacé,  
Et j'ai vu s'élever, sur nos ondes mouvantes,  
Les médiocrités, les intrigues savantes,  
Devant l'orgueil de mon regard baissé.

Quoique enfant des douleurs, je suis peu misanthrope ;  
Mon sort est de finir au fond de quelque échoppe ;  
Je le sais. Pour ma muse, affreux mécompte, hélas!  
Elle-même chutant sous nos brises fatales,  
Je rafistolerai ses antiques sandales,  
Et sur mon gueux ferai sécher ses bas.

J'aime, dit-on, le peuple au point que j'en raffole.  
A chacun sa folie, à chacun son idole.  
Courtisan du malheur, je me prends dans ses fils ;  
De tous les parvenus, mon instinct me sépare ;  
Chez l'homme cultivé, je suis un vrai barbare,  
Mal déguisé sous les haillons civils.

## Moucheron l'Apprenti

### I

Qu'a-t-il, le forgeron, le travailleur habile,  
Aux membres musculeux ; il parait tout débile  
Et tout pâle aujourd'hui ?  
Qui peut l'avoir brisé comme cela ? Pauvre homme,  
Il vous fait peine à voir, lui Médard, qu'on surnomme  
Le bravo de l'ennui !

La semaine dernière, encor, dans sa boutique  
Il riait, il chantait, parlait à la pratique  
De son heureux patron ;  
Ou prenait dans ses bras un tas d'enfants ingambes,  
Qui venaient, frais marmots, se heurter à ses jambes....  
Qu'a-t-il, le forgeron ?

Allons nous en instruire auprès de la marchande,  
Dont l'éventaire à fruits sur la place affriande  
Nos chers petits garçons.  
Quoiqu'il m'en coûte, à moi, de charger ma mémoire  
Du récit douloureux d'une terrible histoire,  
Puisqu'il le faut, osons !

La mère, dites-moi, quelle douleur égorge  
Cet homme qui là-bas, dans le bruit du marteau,  
Le visage brûlé par les feux de la forge,  
Les yeux en pleurs, s'accoude aux gueules de l'étau ?

### II

Mon fils, voilà quinze ans bientôt, à la Saint-Pierre,  
Médard entra, prenant la tête de sa mère  
Dans ses bras, sur son cœur, et, sous un doux souris,  
Lissait ses cheveux blonds semés de cheveux gris.  
Il aimait tendrement sa mère, ce jeune homme ;  
Il n'est besoin pour ça d'être né gentilhomme.  
La maman devina que son garçon allait  
De quelque passion confesser le secret ;  
Car, voyez-vous, monsieur, les mères sont habiles  
A surprendre la foi de leurs enfants nubiles.  
Mère, lui dit Médard avec un air d'espoir,  
Tu sais, Marie, enfant qui, du matin au soir,  
Travaille et qu'on surprend à coudre le dimanche,  
Intéressante à tous, si sereine, si blanche,  
Point coquette, n'ayant, au soleil des beaux jours,  
Qu'une robe d'indienne et frais bonnet toujours,  
Prélevant quelquefois, sur son labeur, la dîme  
Pour les pauvres ; jetant, l'hiver, bonté sublime !

Quelques miettes de pain aux tristes passereaux  
Qui viennent, grelottant, frapper à ses carreaux !  
Marie... eh bien !... je l'aime ! Or, cette douce fille,  
Mère, si lu le veux, sera de la famille ?

Deux ans après, monsieur, on rencontrait Médard  
Dans la rue, au soleil, qui, sous un doux regard,  
Berçait un bel enfant, mains blanchettes et fines,  
Qui déjà lui faisait mille petites mines.  
A l'homme il faut un but, ou, sans cela, l'ennui,  
Le désordre aveuglé, le doute sans appui,  
Le font incessamment, comme un brick sans mât,ure,  
Dans la nuit du chaos flotter à l'aventure.  
Rien n'avait dit alors au monde officiel ;  
Une étoile de plus vient d'apparaître au ciel ;  
Médard s'en consolait : un joli petit être,  
A son ciel un peu noir, pour lui venait de naître.  
Aussi fallait le voir passer, aller, courir,  
Porter son fils au fond d'un tablier de cuir ;  
L'homme se fait enfant alors qu'il devient père,  
Doux miracle, monsieur, que la nature opère.  
Mon Dieu ! Comme il riait, le pauvre forgeron,  
Avec son tout petit, son petit Moucheron.  
Il le nommait ainsi dans sa parole amère.  
Dieu, qui veut que les fils ressemblent à leur mère,  
Avait fait celui-là si chétif, si souffrant,  
Qu'un soir, maître Médard, pleurant et souriant,  
Le nomma Moucheron ; surnom mélancolique.  
Qui peint tout ce qu'avait l'enfant de rachitique.  
Pourtant, il s'élevait et même, en grandissant,  
Dans son corps délicat se colorait le sang :  
Ses yeux prenaient de l'âme et de l'éclat ; en somme,  
Sous les traits de la femme on entrevoyait l'homme.  
Médard en était fier ; la mère, dans son cœur,  
Avec effusion bénissait le Seigneur.  
Le dimanche arrivé, contents de la semaine,  
On allait tous les trois s'ébattre dans la plaine,  
Prendre l'air, déployé sous un vaste horizon.  
La maman, orgueilleuse au bras de son garçon,  
L'agaçait, l'entraînait, belle de ce délire  
Que la probité met sur les lèvres du rire.  
Un jour, tandis qu'au loin, avec un soin coquet,  
Moucheron, pour sa mère, arrangeait un bouquet,  
Médard dit à Marie, assise sous l'ombrage,  
D'où l'on voyait passer le faste en équipage :  
«Femme, notre garçon grandit, il a treize ans,  
D'en faire un ouvrier, ne serait-il pas temps ?  
Ne laissons pas germer la paresse inféconde  
Dans ce cœur où déjà la sève surabonde.  
La pâle oisiveté, qui fait nos jours pesants,

Parfois n'est-elle pas l'ouvrage des parents,  
Qui n'ont pas su montrer à leur fils, jeune encore,  
Combien le pur travail soutient, console, honore ?  
Car, l'amour paternel, comme tous les amours,  
Faible dans sa douceur, n'a pas raison toujours:  
La peur de mettre un fils de bonne heure à l'ouvrage  
A fait plus d'une fois avorter son courage.  
Pour le nôtre, en ses mains, qu'un marteau besogneur  
Lui prouve qu'il n'est pas l'enfant d'un grand seigneur.»

En ce moment passaient de folles amazones,  
Avec de beaux messieurs, en lorgnons, en gants jaunes.  
«Hélas! reprit Marie, en suivant du regard  
Ce groupe fortuné qui courait au hasard,  
Hélas ! et l'incarnat vint colorer sa joue,  
J'avais, pour notre enfant, mieux rêvé, je l'avoue.»  
Fille, reprit Médard, en lui prenant la main.  
De ces gens qui, là-bas, détournent le chemin,  
Pour notre cher enfant le sort te fait envie :  
C'est acheter bien cher le clinquant de la vie,  
Qu'y mettre ce prix-là ! Sais-tu, ma pauvre enfant,  
Ce qu'il faut de sueur, de labeur écrasant,  
Combien de travailleurs sont morts dans une année  
Pour donner à ces gens cette folle journée ?  
Equipage, chevaux, costume éblouissant,  
Ah ! sont acquis trop cher vendus au prix du sang !  
Que mon petit Médard garde aujourd'hui sa veste ;  
Plus tard, il apprendra que la vertu modeste  
Doit fuir ces vains plaisirs que les désordonnés  
Achètent à grands frais, sous nos yeux consterné,  
Tous ces hochets, or faux, qu'on étale avec pompe,  
Ne sont que morne éclat, feu follet qui nous trompe.  
Les honnêtes plaisirs, et c'est un lot de Dieu,  
Au pauvre, humbles de cœur, ma femme, coûtent peu.  
Les diamants des rois sont moins beaux que nos roses.  
Il faut savoir peser la probité des choses.  
J'ai trouvé le bonheur dans ma simple maison :  
Je n'en rêve pas plus, femme, pour mon garçon.»  
«Mais, répliqua Marie à ce discours superbe,  
Et de ses doigts distraits arrachant un brin d'herbe,  
Mais sans aller si loin dans mon ambition,  
Je rêve pour mon fils une profession  
Qui le mène aux honneurs, sinon à la fortune;  
Dans le chemin des arts n'en serait-il pas une ?»

Un sourire pénible éclaira tristement  
Les yeux bleus de Médard. Il reprit doucement :  
«Je reconnais bien là les trompeuses chimères,  
Qui, pour perdre les fils, troublent le cœur des mères ;  
Les arts, ma pauvre femme, y songes-tu ? leurs fruits

Avortent dans la fleur sous le vent de nos nuits ;  
Et puis l'arbre est si haut ! Avant d'atteindre au faîte,  
Au moment d'arriver souvent on perd la tête ;  
C'est ainsi que l'espoir, en déployant son vol,  
Abandonna Moreau sur les cailloux du sol.  
N'envions pas ceux-là, qui, forts dans la carrière,  
Vont d'un pas ferme et sans regarder en arrière ;  
Femme. Nous ignorons leurs profondes douleurs,  
Le manteau de l'orgueil nous cache bien des pleurs.  
Va, personne de nous, ma pauvre bien-aimée,  
Ne voudrait à ce prix un peu de renommée.  
Allons, c'est convenu, mon petit Moucheron  
Sera, comme son père, un brave forgeron  
Travaillant tout le jour, sans souci de la veille,  
Allant à l'atelier dès que le coq s'éveille,  
Ne demandant à Dieu, le long de son chemin,  
Que sa place au soleil et son morceau de pain.  
Au diable, après cela, velours, dentelle ou soie,  
Sous la laine, en sabots, on voit bondir la joie.  
Que nous faut-il de plus ? avec un peu d'esprit  
On dirige sa barque, on meurt et tout est dit ;  
Mais on lègue en parlant, au logis qu'on délaisse,  
Les vertus d'un bon cœur ; or, bonté vaut, noblesse.»

Là-dessus, Moucheron accourut essoufflé  
Avec de beaux bluets, puis un épi de blé,  
Et, se prenant le bras, la petite famille  
Quitta, non sans regret, l'ombre de la charmille  
En regagnant Paris au milieu des refrains  
Qui, dans l'air chaud du soir, s'envolaient par essaims.

### III

«Allons, mon pauvre enfant, disait un jour Marie,  
Puisque Médard, prétend qu'à servir l'industrie  
On trouve gloire et bien, et comme le soldat  
Sur le champ de bataille, on sert aussi l'État,  
Voici ton tablier, mon pauvre petit homme.  
Tu n'es plus un enfant, aujourd'hui l'on te nomme  
L'apprenti, Moucheron, abandonne à la fois  
Tes bons petits voisins et tes jouets de bois.  
Mon fils, de tant d'amis que les patrons gourmandent,  
Presque tous te suivront ; combien déjà t'attendent  
Dans ces champs de labeur où l'on tombe toujours  
Sans récompense aucune, hélas ! et sans secours,  
Mais, va, comme disait ton père un jour de fête :  
L'estime en reviendra toujours au plus honnête.»

- Madame, à l'atelier, Médard est triste et seul ?
- Oui, monsieur, triste et seul !
  - Son fils ?...
  - Est au linceul!

Voici : le mois dernier, par un jour de septembre,  
Épris d'un pur soleil qui riait dans la chambre,  
L'enfant s'écria : - Père, oh ! quel ciel ! quel beau temps !  
Qu'il ferait bon courir dans l'herbe, au bord des champs !  
- Ah! petit Moucheron, ton aile est enchaînée,  
Hein !... va, nous ne ferons qu'une demi-journée ;  
Puis après, vite au bois! d'abord, à l'atelier.  
Habits bas, dépêchons! il nous faut travailler  
Comme quatre à nous deux. Lorsque la tâche est faite  
On est plus gai ; partant, point de deuil dans la fête,  
Disait Médard ; allons, Moucheron, au soufflet.  
Et son père attisant la flamme qui ronflait,  
Jetait un bloc de fer à la forge stridente,  
Lequel bloc s'allongeait sur l'enclume tonnante.  
Entre ces quatre murs enfumés, vaporeux,  
Bras nus, l'homme et l'enfant sont en sueur tous deux,  
Moucheron, Moucheron, empoigne la tenaille,  
A moi ce lourd marteau commençons la bataille.  
- Très bien! et vlan ! et vlan ! la barre se tordait,  
Comme un reptile au feu sous le marteau cadet.  
Médard était superbe à voir : - Très bien! courage,  
Père, criait l'enfant au travailleur en nage.  
Tout à coup, au milieu de l'étincelle en fleur,  
Le marteau fatigué sur l'enclume en labeur  
Se rompt, et décrivant une courbe assassine,  
Du pauvre enfant, monsieur, va frapper la poitrine...  
Avec un cri sauvage et sourd, le forgeron  
S'élançe sur le corps du petit Moucheron !  
Hébété, stupéfait, de ses bras il l'enlace.  
D'abord de la blessure il veut sonder la place ;  
Triste père ! ses mains se rougissent de sang...  
Puis d'un bond, l'œil hagard, pâle, se redressant,  
Ivre de désespoir, courant de porte en porte,  
Avec des cris affreux, le pauvre homme l'emporte !  
- J'ai tué mon enfant, criait-il au faubourg  
D'une voix strangulée. Alors il court, il court,  
Puis s'arrête, chancelle, et tombe dans la rue,  
Livide, entre les mains de la foule accourue...  
Et sa femme, monsieur, dans ce drame infernal...  
- Assez, la mère, assez ! ce récit me fait mal !

#### IV

Gloire du conquérant, honneur sanglant des armes,  
Lorsque vous recevez le tribut de nos larmes,  
Les travailleurs, pour qui notre société  
N'a que glace et dédain, dans son impiété,  
Affecte d'ignorer qu'au chantier, qu'à l'enclume,  
Dans la pluie, au soleil, et sous la froide brume,  
Charpentier, forgeron, couvreur et débardeur.  
Tombent avant le temps tués par leur ardeur.  
Oh ! gloire du soldat qui nous vient par bouffées,  
Permetts-moi d'ajouter à tes derniers trophées  
La veste et l'instrument qui n'ont pour piédestal,  
Dans ce triste abandon, que le pavé brutal !

## **A l'Enfant Qui arrache les ailes d'une mouche.**

Ah! Le vilain enfant qui, le rire à a bouche,  
Méchamment sujet,  
Casse l'aile d'argent d'une petite mouche  
Qui voltigeait !

Pourtant nous l'admirions cette mouche folâtre  
Fille des airs,  
Se jouant au soleil, comme un phalène à l'âtre,  
Des noirs hivers.

Le petit insensible est plus tard méchant homme,  
Objet de pleurs !  
Quoi ! Petit meurtrier, vous grossiriez la somme  
Des mauvais cœurs ?

Si votre cruauté provient de l'ignorance,  
Apprenez donc  
Que tout plie ici-bas, courbé sous la souffrance ;  
L'homme est un jonc.

Que sentir c'est souffrir; qu'ainsi pour cette bête,  
Clouée au sol,  
Vous êtes la douleur qui, bruyante ou muette,  
Brise son vol.

Tout s'est enfui depuis la chute de ses ailes :  
La liberté !  
Les courses dans l'espace et les brises nouvelles  
Aux jours d'été.

Heureux fils, vous avez les cerises vermeilles,  
Les longs chemins,  
Les airs, les champs, le miel, des fleurs et des groseilles  
A pleines mains.

Vous volez dans les bras d'une mère chérie,  
Tout triomphant ;  
Vous la suivez partout : aux bois, dans la prairie,  
Heureux enfant !

Pauvre mouche ! À celle heure il n'est plus rien pour elle,  
Ni fleurs, ni miel ;  
Plus d'air, plus de soleil, plus de voix qui l'appelle,  
Ni champs, ni ciel.

A présent elle rampe, elle qui, gracieuse  
Et bourdonnant,  
Sur la vitre courait vive et capricieuse  
A tout venant.

Vous avez mal agi ; tout sert dans la nature,  
Triste ou joyeux.  
Quelquefois une mouche, errant à l'aventure,  
Distrait nos yeux.

Nos yeux que la douleur, aux longs soirs d'insomnie,  
De pleurs noyait,  
Du sourire ont suivi la turbulente amie  
Qui tournoyait.

Ah ! Le vilain enfant qui, le rire à la bouche,  
Méchant sujet,  
Casse l'aile d'argent d'une petite mouche  
Qui voltigeait.

## C'est ainsi qu'elle est morte

### I

Dans l'un de nos réduits que la misère encombre,  
Une vieille du peuple, aussi frêle qu'une ombre,  
Veillait, et de ses mains soulevait doucement  
Le rideau sous lequel dormait un jeune enfant,  
Front pâle, sérieux, plein de mélancolie,  
Comme sont ceux du pauvre à J'aube de la vie.  
La vieille murmurait, en s'essuyant les yeux :  
«Prolonge ton sommeil, ange tombé des cieux,  
«Tu ne la verras plus, quand le jour viendra luire,  
«Après de ton berceau tristement te sourire ;  
« Le temps qui tout flétrit, sans égard pour mes pleurs,  
«A frappé la nourrice au comble des douleurs,  
«Cher ange ! Et la voilà pour toujours endormie  
«Celle qui fut la mère et ta première amie.

En vain lui disait-on d'un air très sérieux :  
«Ayez la tête jeune, enfant, et le cœur vieux,  
«Raisonnez, n'aimez pas. Mais, jusque dans l'église,  
«Sur la croix élevez les yeux de l'analyse,  
«Pour savoir si Jésus, qui saigne au sacré seuil,  
«En s'immolant pour nous n'est point mort par orgueil.  
«Songez qu'aux jeunes fronts Il est parfois des rides,  
«Comme au mancenillier il est des fleurs perfides ;  
«Que souvent sous les traits qui nous semblent sereins,  
«On voit, comme des vers, remuer les chagrins :  
«Et que l'homme est ainsi, son amour qui cajole  
«En débauche, plus tard, s'épand sur son idole.»

Julie, à ce discours, sans regarder au fond,  
Répondait : «Je vous plains d'être à ce point profond.  
«Moi, je crois, sans peser tant de savantes choses,  
«Au Christ sur le Calvaire, à l'amour sous les roses.»

Julie avait aimé, Julie aimait encor.  
Son amour grandissait. Un fragile trésor  
Remuait dans son sein et gonflait sa poitrine.  
La malheureuse enfant, loin d'en être chagrine,  
Disait : «Georges sera joyeux : dans quelques jours,  
«Ses mains vont recevoir l'ange de nos amours.  
«Les premiers des liens sont, je crois, ceux de l'âme.  
«Les autres, que sont-ils ? Mensonges !» Pauvre femme !  
L'heure terrible vint; mais lui ne revint pas ;  
Lui, Georges. Ni tes jours aux portes du trépas,  
Ni les cris de l'enfant, rien ! Tout fut inutile.  
Hélas ! Cet homme avait le cœur froid du reptile !  
- Après avoir pleuré longtemps amèrement,

Elle se renferma dans son isolement,  
Sourit au nouveau-né, du fond de tant d'alarme,  
Et la maternité s'embellit de ses larmes.

## II

Huit jours se sont passés, et la voilà debout,  
Quoique bien faible encor, causant, songeant à tout,  
Au ménage, à l'enfant. Pourtant la pauvre fille,  
Pour des besoins sacrés, n'a rien que son aiguille,  
Seize heures d'un travail pénible et décevant  
Lui donnent le profit d'un misérable franc ;  
Qu'importe ! La voilà, devant ce suif jaunâtre,  
Veillant avec ardeur, l'hiver, sans feu dans l'âtre ;  
Blême, vêtue à peine et soufflant dans ses doigts,  
Pour broder une guimpe entre ses genoux froids ;  
Jetant de temps en temps sur la barcelonnette  
Les éclairs maternels de son âme inquiète ;  
Se lève, pâle ainsi que l'ange du malheur,  
Se penche et sur l'enfant souffle un peu de chaleur,  
Le presse sur son sein, le couvre de ses lèvres,  
Et reprend son travail sous la glace des fièvres,

Eh bien ! Quand cette mère allait par la cité,  
Côté les maisons d'un pas précipité,  
A l'heure où la boutique au carrefour s'allume,  
Se hâtant, pauvre enfant, comme un oiseau sans plume,  
Et qui dissimulait, traversant le ruisseau,  
Des souliers délabrés qui partout prenaient l'eau,  
J'ai vu l'opinion, qu'en doute je révoque,  
Des jugements humains souveraine équivoque,  
D'un oblique regard toiser tant de vertu  
Et sourire au fripon parfaitement vêtu.

## III

Un an s'était passé. Les gens du voisinage  
Allaient, venaient, riaient, ignorant son courage ;  
Hors une pauvre femme, ancienne du quartier,  
Qu'on laissait par pitié finir dans le grenier.

Dans ce cercle de fer qu'on appelle une année,  
Que faisait-elle alors, la triste abandonnée ?  
C'était avant le jour, quand le nord aux carreaux  
Soufflait un bas-relief plein de fleurs et d'oiseaux,  
Le visage glacé par une âpre froidure,  
Les deux bras nus plongés dans une eau trouble et dure,  
Pour le pauvre petit, qui dans l'aube rêvait,  
Langes, bonnets, fichus, qu'au plus vite on lavait ;  
Ensuite, on retirait ce l'armoire en décombre

Le morceau de pain sec qu'on dévorait dans l'ombre,  
 Qu'on arrosait de pleurs, heureux lorsqu'un doux fruit  
 Au déjeuner furtif tombait dans le réduit.  
 Après, on reprenait son aiguille et sa chaise,  
 Les deux pieds rapprochés sur des restants de braise ;  
 Ou bien, lorsque le jour, sombre comme un sultan,  
 Accourait sur les toits, soudain dans son tartan  
 Julie enveloppait le bel enfant de George,  
 Et lui donnait du lait mêlé d'un peu d'eau d'orge,  
 Et le petit jasait. Pauvre petit garçon  
 Si doux ; jamais ses cris ne troublaient la maison ;  
 On eût dit que ses yeux, sur les traits de sa mère,  
 Découvraient la douteur d'une existence amère.  
 Il faisait mille efforts pour marcher d'un pas sûr,  
 Alors qu'il chancelait en se tenant au mur,  
 Ou criait d'un ton bref en relevant la tête :  
 «Maman !». Julie alors bondissait tout en fête ;  
 Le sang rejaillissait à son front sans couleur ;  
 Puis elle s'élançait vers le charmant causeur,  
 Ou bien, aux jours d'été, le petit George en cotte,  
 Elle allait promener sa passion dévote,  
 Sur le sable, au soleil, risquant parfois un sou  
 (Au pauvre tout est cher) pour avoir un joujou,  
 Une pelle de bois ; et puis, vite à l'ouvrage  
 Sous les grands marronniers qui versent leur ombrage  
 Sur cet essaim d'enfants bien mis, égayant l'air,  
 Et l'arbre au pied duquel naît un sourire amer.  
 Oui l'enfant grandissait ; mais notre sœur Julie  
 Recélait dans son sein le ver de la phtisie,  
 Veille, travail, chagrin, dans l'air de la douleur  
 Sur sa tige inclinée avaient flétri la fleur ;  
 Le corps était brisé par une âme trop forte ;  
 L'onde manquait au lis. - C'est ainsi qu'elle est morte.

#### IV

Asile ! Asile ! Asile ! A l'orphelin qui dort  
 Sous les funèbres plis du manteau de la mort ;  
 Sœur de Vincent de Paul, chez le fils de la Vierge,  
 Emporte cet enfant dans ta robe de serge ;  
 Donne ce petit frère au bel enfant Jésus ;  
 Que les plus malheureux en soient les mieux reçus.  
 Des larmes à la mère ! A la mère une tombe !  
 Sur l'homme, quel qu'il soit, que la honte retombe.  
 Il s'agit bien ici du préjugé du sang ;  
 Celui qui fait le mal descend au dernier rang.  
 Honte à ce misérable, à ce bas fratricide,  
 Qui souffla dans un cœur son amour homicide,  
 Qui s'assied au banquet de la société,

Et de la trahison ose armer sa gaîté.  
De la femme tombée ou que l'on put séduire,  
Même dans notre siècle, il est lâche de rire.  
Mais telles sont nos mœurs, il passe triomphant,  
Lui qui tua la mère et délaisse l'enfant !

## L'Alouette

Pourquoi t'abattre sur la plage ?  
Dans l'herbe finit la chanson.  
As-tu vu naître à l'horizon  
Quelque nuée au noir présage ?  
Ou bien, d'un vol audacieux,  
Dès l'aube, quittant ta retraite,  
As-tu, dans la splendeur des cieux,  
Dérobé la flamme indiscreète  
Du savoir dont j'ai fui la loi ?  
Chante pour nous, tendre alouette,  
La science a tué la foi.

Petit oiseau, lorsque l'aurore  
Te voit chanter et voltiger,  
Ne vas-tu pas interroger  
Celui que tout mortel ignore ?  
Osiris n'est qu'un fleuve en feu...  
Isis n'est plus qu'un froid fantôme.  
Un Dieu remplace un autre Dieu,  
Tout s'explique jusqu'à l'atome ;  
Crains la nuit qui tombe sur toi :  
L'astronomie ouvre son tome,  
La science a tué la foi.

Des bois, des prés, du sein de l'onde,  
Sortent les cris, les chants, les voix,  
Ton vol s'élève, ainsi tu vois  
Se transformer l'âme du monde.  
Mais non, le savoir vous atteint,  
Rossignol, papillon et rose,  
Ailes, parfums, voix, tout s'éteint :  
On rit de la métempsyose  
Qui des morts nous sauvait l'effroi,  
On parle d'effet et de cause.  
La science a tué la foi.

Où sont les terribles histoires

Des feux follets, des noirs esprits ?  
Leurs secrets, on les a surpris  
Dans nos savants laboratoires.  
Vous n'êtes qu'émanations,  
Pauvres petits dieux de phosphore,  
On dissout nos illusions.  
Dans le creuset, qui tout dévore.  
Comme l'erreur, mourant en moi,  
Chacun de vous se décolore.  
La science a tué la foi.

Ce monde est plein de déicides :  
A quel flambeau se confier,  
A quel autel sacrifier,  
Alouette aux ailes rapides ?  
L'idolâtre a fui sans retour,  
Et la croix que le temps insulte :  
De vétusté tombe à son tour.  
Dans le sacrilège tumulte  
La raison même est en émoi.  
L'Église croule, adieu le culte.  
La science a tué la foi.

Non, ce n'est pas l'épais nuage,  
Ni du savoir l'éclat moqueur,  
Qui pourrait désoler ton cœur,  
Et de ta voix le doux ramage.  
Non ; mais dans le jour qui finit  
Tu redescends vers ta famille.  
Dieu ! Que d'amour autour d'un nid !  
Depuis que tout astre scintille.  
Aimer, chanter, croire est ta loi ;  
Pour l'homme en vain le soleil brille,  
La science a tué la foi.

## Les Allumettes chimiques

Ils passaient dans la brume,  
Qui va s'épaississant,  
Quand vers le soir s'allume  
L'étoile au firmament,  
Et, le long des boutiques,  
Murmuraient tous les deux :  
«Allumettes chimiques,  
«Achetez-nous, messieurs !»

I

Pauvres petits amis, sans linge, sans cravate,  
A travers nos chemins ils traînent la savate,  
Et les ruisseaux sont pris, hélas ! Et le grésil,  
Que souffle un vent du nord, bat leur morne profil !  
Ils vont ratatinés comme des hirondelles  
Que l'hiver surprendrait et qui n'auraient plus d'ailes.  
Sous les derniers rayons des beaux jours envolés,  
La faim leur a crié : Petits enfants, allez !  
Allez vendre ceci pour cette bonne mère  
Qui nourrit de son lait votre plus jeune frère ;  
Pour trente sous par jour, oui, pour ce maigre taux,  
Votre père s'épuise à tailler des cristaux ;  
Mais il prolonge en vain son ardente veillée ;  
Je m'endors avec vous, avant vous éveillée.  
Allez, pauvres enfants, vous heurter aux genoux  
De la foule affairée : elle a bien quelques sous!

Alors, de borne en borne,  
Ils vont déguenillés,  
Avec un grand œil morne,  
Avec les pieds mouillés,  
Et, le long des boutiques,  
Murmurent tous les deux :  
«Allumettes chimiques,  
«Achetez-nous, messieurs !»

II

Et la roule, grand Dieu ! Plongeait dans mainte allée  
Sans voir ces deux enfants que fustigeait l'onglée,  
Qui trottaient, qui trottaient suppliants sur ses pas,  
Jésus ! On est blasé sur les douleurs d'en bas ;  
L'habitude du mal dénature les âmes,  
Et la pitié s'éteint même aux regards des femmes.  
Ils étaient là tous deux, le frère avec la sœur,  
Innocents chérubins, beaux comme la douceur ;  
Aux vitraux des traiteurs collant leur triste mine,

Avec les bâillements fiévreux de la famine.  
Donc, dans leur estomac qui souffre, qui pâlit,  
Plus fort se réveillait l'aspirant appétit;  
Ils pleuraient, mais en vain ; sans détourner la tête,  
La foule se croisait, sourde, aveugle, muette.  
Ainsi les durs instincts, pervertissant nos mœurs,  
Fermaient du même cour les bourses et les cœurs.

Mais eux, longeant la rue,  
Dans nos brouillards si froids,  
Désolés, tête nue,  
Soufflaient entre leurs doigts,  
Et, le long des boutiques,  
Murmuraient tous les deux :  
«Allumettes chimiques,  
«Achetez-nous, messieurs !»

### III

Donnez, ô bonnes gens que le bonheur enivre,  
Vous, les heureux, pour qui jamais il n'est de givre;  
Donnez à ces enfants perdus dans le chemin :  
L'aumône est un rayon qui réchauffe la main.  
Jeune homme, que Fleurette en cet endroit égare,  
N'aurais-tu pas besoin d'allumer ton cigare ?  
Achète ! Le portier, lorsque tu l'entreras,  
Aura soufflé sa lampe et tu n'y verrais pas.  
Madame, qui passez là-bas, coquette, jeune,  
Vous dont les beaux enfants ignorent froid et jeûne,  
Sortez vite une main de ce douillet manchon,  
Et de vos jolis doigts, à ce très cher bichon  
Qui voudrait les baiser, qui vous regarde et n'ose,  
En souriant, jetez quelque furtive chose ;  
Pour que la bienfaisance ajoute à vos attraits,  
Donnez à ces enfants ; madame, voyez-les,

Qui de gauche et de droite  
S'en vont, sans savoir où,  
Colportant une boîte  
Qu'on leur pendit au cou,  
Et, le long des boutiques,  
Murmurer tous les deux :  
«Allumelles chimiques,  
«Achetez-nous, messieurs !»

## Mon Retour

A mes compatriotes les sénonais

### I

Souvent le grain tombé de sa tige natale,  
Plein des feux du soleil, à l'aube qui s'étale,  
Sous l'aveugle ouragan qu'on nomme le destin,  
D'un bond est emporté vers quelques bords lointains ;  
S'incrute, prend racine, et, sublime mystère,  
Enrichit de ses dons les champs d'une autre terre.  
Ainsi j'ai fait un soir que, d'un pas attristé,  
J'entrais pâle et souffrant dans l'immense cité.  
Oui, j'ai grandi vingt ans dans Paris, serre chaude  
Où tout croît au hasard, la justice et la fraude ;  
Mais le vent qui me prit tout petit à mon sol  
Me ramène aujourd'hui d'un gigantesque vol,  
Et je revois la plage et ces chaumes agrestes,  
De mes ans disparus chers et précieux restes,  
Et je salue enfin la modeste maison  
Que je quittai n'étant qu'un tout petit garçon.  
Après avoir trouvé dans ma route obscurcie  
Un bâton voyageur, un peu de poésie,  
Sens, je viens te revoir, toi, les bords florissants,  
Oasis embaumé de mes plus jeunes ans.

### II

L'ange du souvenir à la lèvre vermeille,  
Causeur mystérieux, m'a souvent à l'oreille  
Fait entendre la nuit ces enfantines voix,  
Que jetaient par les airs mes amis d'autrefois,  
«Écoute, me disait-il, au fonds de nos vallées  
«D'où l'on voit s'élever ces légions ailées  
«Et ces gazouillements qui sortent du buisson,  
«Le chant de la fauvette et le cri du pinson.  
«Entends-tu les soupirs de la douce mésange,  
«Elle vif roitelet qui va de grange en grange ?  
«Lève un moment la tête, et sur l'arbre fleuri  
«Vois le chardonneret égayer son abri ;  
«Vois le grand cerisier qui, sous l'aile des brises,  
«S'agite et laisse voir des bouquets de cerises ;  
«Et ces milliers de voix qui sortent des sillons,  
«Et les airs et les fleurs tout pleins de papillons ;  
«Enfin, tout ce qui naît au fond de la feuillée  
«Ou qui va s'envoler à l'aube émerveillée ;  
«Et, courbé dans sa vigne, enfant, ne vois-tu pas  
«Ton grand-père dont l'âge a ralenti les pas ?  
«Puis le bois de Montard, tout émaillé de fraises ;  
«Puis les petits garçons empêtrés dans les glaises ;

«Puis, au loin, dans la tour, entends-tu le bourdon,  
«Qui semble te crier : Viens donc ! Viens donc ! Viens donc !»

Ainsi le souvenir que, rêveur, on écoute,  
Me ramenait toujours au début de ma route.  
Je reviens ; mais le deuil, hélas ! De toute part,  
Obscurcit l'horizon si clair à mon départ ;  
Je ne retrouve plus sur le seuil de leur porte  
Mes chers petits amis. Le temps qui tout emporte  
A dispersé les uns ; les autres ne sont plus.  
La mémoire se perd, et tout devient confus  
Le vieillard que j'aimais, sous la pierre glacée  
Repose maintenant, et, la tête baissée,  
Je m'arrête Sur l'herbe où je cherche en pleurant  
Mon aïeul bien-aimé, mon bon aïeul absent.  
Ah ! Dieu ne nous rend pas ce que garde la tombe.  
Qu'est-ce donc que la vie ? - Une étoile qui tombe,  
Après s'être égarée aux nuages d'en bas,  
Que l'on subit, qu'on pleure et qu'on n'explique pas.  
Quel est son but ? - Dieu seul en connaît le mystère ;  
L'homme aux pieds de la mort est réduit à se taire.  
Le prêtre dit : «L'enfer plein des cris du remords  
«Voit un juif qui fut bon, dans les feux, qui se tord.»  
Le philosophe dit : «La raison, la science,  
« « Sont nos dieux ici-bas ; la mort, c'est l'ignorance.»  
Prêtre d'un dieu vengeur, je frémis sous le tien ;  
Prêtre de la raison tu ne m'expliques rien.  
Convenez-en tous deux, vos paroles superbes  
En disent moins ici que ces fleurs, que ces herbes,  
Dont l'éclat ondulant sous la splendeur du jour  
Semble couvrir les morts par un reste d'amour.  
Telle est la vie, hélas ! Tout naît, vit et succombe ;  
Vous partez ? Au retour, vous heurtez une tombe ;  
La voix qui vous criait : Cher enfant, reviens-nous !  
S'éteint, et le désert s'allonge devant vous.

### III

Ainsi je m'exprimais, lorsque des voix sans nombre  
Ravirent mes esprits à ma tristesse sombre.  
Insectes dans les airs, mouches et papillons,  
Abeilles sur les fleurs, libellules, grillons ;  
Chants des oiseaux au loin, voltigeant dans les plaines,  
Des forêts et des prés les suaves haleines,  
Tous les bruits du passé, tous les sons d'autrefois  
Me jetèrent à flots leurs innombrables voix.  
- Le voilà ! Le voilà ! Le voilà ! - disaient-elles ;  
Eclatez, boutons d'or, oiseaux, battez des ailes,  
Riez, échos des bois, faunes des anciens jours,  
Le petit Savinien qui nous aime toujours,

Qui prit de vos parfums pour embaumer son livre  
Nous revient, le voilà ! Si le bonheur enivre,  
Qu'il le soit, à cette heure, en écoutant les cris  
D'allégresse poussés par nous, ses bons amis.  
- Et les bois et les prés de chanter tout en fête,  
Salut, salut, salut ! A lui, notre poète !  
- Aussi, l'âme attendrie et les yeux tout en pleurs,  
Je répondais aux bois et souriais aux fleurs.

Mais alors d'autres voix, à ces voix étrangères,  
Aussi douces pourtant, pourtant aussi légères,  
De ce grave entretien de l'âme avec les champs,  
Troublèrent les propos rapides et touchants,  
Et ces voix de crier : «Viens parmi nous, ta lyre  
«A de l'enthousiasme éveillé le délire ;  
«Si ton foyer natal s'est éteint dans la nuit.  
«Le nôtre va pour toi se rallumer, il luit,  
«Pourquoi rougir ? L'orgueil confond le cœur lui-même  
«Il faut considérer l'accueil de qui nous aime.  
«Tes amis, cher enfant, tu les retrouveras.  
«Beaucoup, pour te fêter, vont tuer le veau gras.  
«Viens chanter avec eux, viens vite. Que t'importe,  
«Quand l'amitié t'attend, la hauteur de la porte ?  
«D'ailleurs, le talent mène à la fraternité ;  
«Viens que la *Voix d'en bas* chante l'égalité  
«Du peuple qui s'élève, étoile ou crépuscule  
«Viens, fuis la capitale aux douleurs incrédule ...»

#### IV

Ah ! Dis-je en souriant, voilà beaucoup de bruit  
Pour un pauvre garçon que l'ombre toujours suit,  
Et qui ne songeait pas faire monts et merveilles  
Pour quelques vers heureux, fruit de ses longues veillées.  
Un jour j'aborderai le rivage sans port  
Où, parmi des périls, fleurit le rameau d'or ;  
A mes concitoyens, dont l'amour m'encourage,  
Revenu triomphant d'un dangereux voyage,  
Je veux aller l'offrir ; dussé-je à quelque écueil  
Briser en mille éclats ma lyre et son orgueil.

## Les Enfants de Paris

Aux journées de février

Frères quittons les ateliers,  
Laissons marteaux, tranchets ou limes ;  
Mais, conservant nos tabliers,  
Courons à des travaux sublimes.  
Contre nos droits, des tyrans soulevés.  
De leurs soldats ont fait charger les armes,  
La liberté hait les lâches alarmes.  
Nous du bonheur, nous les vils réprouvés,  
Aux noms des biens pour tous rêvés,  
Sachons mourir sur ces pavés.

Un trône sans gloire  
S'écroule en débris ;  
A nous la victoire,  
Enfants de Paris !

La tâche peut durer trois jours.  
Vite en besogne, prolétaires !  
A tous les coins des carrefours  
Que l'on s'embusque en volontaires.  
Comme les grains à travers les sillons,  
Répandons-nous, cœurs dévoués et tendres.  
L'égalité renaîtra de nos cendres.  
En vain la mort, en brûlants tourbillons,  
Enveloppe nos bataillons ;  
Le sang doit sacrer nos haillons.

Un trône sans gloire  
S'écroule en débris ;  
A nous la victoire,  
Enfants de Paris !

Places, faubourgs et boulevards,  
Répondez, au tocsin qui sonne ;  
Que chaque rue ait ses remparts :  
Qui plus agit le mieux raisonne.  
Nos orateurs font triompher la loi,  
Et leurs discours volant de bouche en bouche,  
Mette le feu dans plus d'une cartouche.  
L'ordre est donné. La foule, sans effroi,  
Entend le signal du beffroi,  
Mis en branle par le vieux roi.

Un trône sans gloire  
S'écroule en débris ;  
A nous la victoire,  
Enfants de Paris !

Le feu s'engage ! Entendez-vous ?  
Puisse-t-il éclairer le monde !  
Peuples ! Chez vous, comme chez nous,  
Que la fraternité se fonde.  
Nous ne croyons qu'aux fraternels exploits.  
«Aimez-vous tous», dit la sainte parole.  
De son amour, oui, notre âme raffole :  
Chez nous, soldats, artisans et bourgeois,  
Dans le palais des anciens rois,  
Proclament l'unité des droits.

Un trône sans gloire  
S'écroule en débris ;  
A nous la victoire,  
Enfants de Paris !

Quand sur le sol national  
Les beaux trépas deviennent rares ;  
L'Égoïsme, en manteau royal,  
Règne sur des cités barbares.  
De l'avenir nous avons quelques mots.  
Frères, suivons son cri, sa voix, son geste.  
Si nous mourons, Dieu nous dira le reste.  
Des opprimés écoutons les sanglots ;  
Gravons enfin sur nos drapeaux :  
Plus de martyrs, plus de bourreaux!

Un trône sans gloire  
S'écroule en débris ;  
A nous la victoire,  
Enfants de Paris !

## Les Noix vertes

Qu'entends-je au loin ? Celle voix de la rue  
Me frappe au cœur comme un glaive, et j'ai froid.  
Pourtant, hier, l'espérance accourue  
Battait de l'aile et riait sous mon toit.  
Ou bien encor, parmi des fleurs ouvertes.  
Sur ma fenêtre elle attardait son cours...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

Il est un âge - heureux qui le prolonge –  
Où, confiant, on se laisse abuser  
Par tous les vents qu'un séduisant mensonge  
Plein d'inconnu sous nos yeux fait passer.  
Hardis Colombes nous rêvons découvertes,  
Gloire, fortune et des mondes toujours...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

Lorsqu'à vingt ans, et quelques sous en poche,  
Du vieux Paris j'escaladais les murs,  
Jamais l'ennui, de son pesant approche,  
N'assombrissait mes cieux larges et purs.  
L'oiseau chantait, et ses hymnes alertes  
Rendaient muet le glas au fond des tours...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

Doux sentiment ! Été non sans nuage,  
J'ai ressenti le bonheur d'être deux,  
Quand, fatigué, j'allais perdre courage  
Et rebrousser un chemin hasardeux.  
Par vous, enfin, bien des plages désertes  
Se transformaient en de riants séjours...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

Riez, chantez, courez, folle jeunesse,  
Dans les sentiers que sèment vos printemps,  
Enivrez-vous. Votre âge vit d'ivresse,  
Cueillez les fleurs qu'on aime à dix-huit ans.  
Roses des bois à vos mains sont offertes ;  
Sous les lilas naissent bien des amours...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

Pauvres enfants que le malheur voit naître,  
Vous qu'une mère endort avec des pleurs,  
A l'horizon le soleil va paraître ;  
Pour vous la terre annonce épis et fleurs.  
Pour nous encor que d'étoiles couvertes !  
Pour vous, nos fils, que d'éclatants retours !...  
Hélas! Voici la saison des noix vertes.  
Adieu beaux jours.

## La Situation

Sur l'avenir promis il faut que l'on s'explique ;  
Éclaircir quelque peu l'horizon politique.  
Déjà tout s'assombrit ; les hommes de nos jours  
Colorent leurs décrets des formules des cours.  
Coulent choses et lois dans le ténébreux moule  
Que Février jeta sous les pieds de la foule.  
On chasse les vainqueurs naguère soulevés  
Faute d'avoir compris les biens qu'ils ont rêvés.  
Pense-t-on que le peuple, alors qu'il prend le glaive  
En lui n'ait que l'instinct, le fantôme du rêve ?  
Ah ! Le peuple obéit incontestablement  
A l'éclair lumineux d'un profond sentiment.  
C'est le grand inspiré, le radieux prophète,  
Qui voit poindre de loin la gloire ou la défaite.  
Rien ne se fait sans lui. Vous bâtissez là-bas  
Sur ce terrain désert où sa tente n'est pas ;  
Vous périrez bientôt sous votre propre ouvrage,  
Car le peuple à son ciel compte plus d'un orage.  
Or bâtir à côté, se séparer de lui,  
En tous temps, en tous lieux, demain comme aujourd'hui,  
Ce n'est pas seulement une erreur, c'est un crime.  
Où le peuple n'est pas, point d'acte légitime.  
Tous les mauvais penchants, même l'impiété,  
Sortis des flancs infects de l'incapacité,  
L'avarice et l'orgueil, consultez leurs histoires,  
Ont des coquericos pour toutes nos victoires.  
Pendant trois jours entiers nous sommes-nous battus :  
Dieu sait comment alors ils drapent nos vertus.  
Brave peuple ! Grand peuple ! O peuple magnanime !...  
Et l'artisan toujours beau de candeur sublime,  
Désarme son fusil. Dans ses bras triomphant  
Court presser à la fois sa femme et ses enfants,  
Caresse le soldat, l'embrasse, lui fait fête  
Le consolant ainsi d'un instant de défaite ;  
Puis, sans s'inquiéter, retourne à son travail,  
Laissant à d'autres mains boussole et gouvernail.  
Mais du puissant vaisseau dont l'intrigue s'empare,  
Battu par tous les vents, on sent craquer la barre.  
L'équipage, rongé par mille factions,  
Sombre dans l'océan de nos dissensions.  
Rien ne rame pour nous sous le ciel morne et rouge ;  
Pour nous conduire au port pas un astre ne bouge ;  
Le navire engagé dans un fatal courant  
S'enfonce sous les flots comme un fantôme errant.

De nos hommes d'État au vulgaire entourage  
Tel est le résultat, tel est le grand ouvrage.  
Ils périssent déjà sous le flux et reflux ;

Le peuple les regarde et ne les connaît plus.  
Mais laissons de côté la forme hyperbolique.  
A qui livrera-t-on la jeune République ?  
Partout des affamés qui lui montrent les dents ;  
Sorte d'ambitieux doublés de prétendants.  
Requin flairant toujours d'un odorat vorace  
Le navire égaré se plongeant sur sa trace ;  
Jouant, se faufilant, à travers nos débats  
Pour happer au passage un lambeau de combats.  
Partout des ennemis dont la face se double ;  
Intrigants soudoyés qui pêchent en eau trouble,  
Offrant aux malheureux qui n'ont rien à manger  
L'appât d'un sort meilleur et l'or de l'étranger.

Des rois! Toujours des rois qui, bouffis d'arrogance,  
Se disputent entre eux les haillons de la France,  
Et comme des bandits qui nous ont dépouillé  
Viennent joncher le sol que leurs pas ont souillé  
De titres, de cordons, de manteaux, de panaches,  
De l'attirail usé de nos vieilles ganaches,  
Bon au plus pour' orner la cervelle d'un fou  
Ou dans un cabinet à pendre à quelque clou.

Certes de l'exilé qui pleure encor sa mère  
Notre coeur a compris l'affliction amère.  
Pour l'enfant du chantier, même du droit divin,  
Le pain de l'étranger garde un amer levain.  
Et la tristesse alors dans sa mélancolie  
S'assombrissant toujours peut devenir folie.  
A force de tourner ses vœux à l'horizon  
L'oeil fatigué se trouble ainsi que la raison,  
Si bien que sans sortir de sa prison profonde  
Le malheureux proscrit se croit au bout du monde,  
Croit qu'il a tout franchi, fleuve, montagne, val,  
Pour s'endormir le soir près du foyer natal.  
A force de prêter une oreille attentive  
Aux bruits lointains partis d'une royale rive,  
Il peut s'imaginer que l'air peuplé de voix  
Siffle dans ses cheveux : Dieu, rendez-nous nos rois ;  
Rendez-nous des Bourbons la race légitime !...  
Ton rêve, malheureux ! C'est le rêve du crime.  
Des rois coalisés les nombreux bataillons  
Voudraient les relever, tes drapeaux en haillons.  
L'Europe autour de nous encor légitimiste  
Traque la liberté, la poursuit à la piste.  
Et tu prends pour nos voix la voix de l'étranger,  
La voix de leurs soldats prêts à nous égorger !  
Ton nom, comme autrefois dans nos plaines fleuries,  
Deviens le phare honteux guidant les barbaries.  
L'or et le fer levé par des hommes impurs

S'accablent déjà pour écraser nos murs.  
Mais non, Chambord, ton ciel dont la splendeur se voile  
Hier a vu tomber sa plus puissante étoile :  
Châteaubriand n'est plus. Cesse donc d'espérer  
La vanité d'un trône où l'on veut t'égarer ;  
Arrête d'un seul mot ces cohortes sauvages  
Qui toutes en ton nom menacent nos rivages.  
Si tu régnais jamais sur la France en lambeaux,  
Nos fils te nommeraient le prince des tombeaux.

Acharnés nuit et jour, mordant notre navire,  
Qui, mal lancé, déjà sur le sable chavire,  
Voici des factieux qui, poussant les hauts cris,  
Surgissent tout à coup du borborygme du mépris  
Sous lequel Février les avait fait descendre ;  
Les voilà coassant, même à ne plus s'entendre,  
Grouillant et barbotant, sales d'indignité,  
Dans le fleuve nommé la popularité,  
Et s'y débarbouillant : mais leur face noircie  
Porte toujours ces mots : boutique et bourgeoisie.  
Les voilà, suscitant des embarras sans fin,  
Qu'ils provoquent chez nous la guerre de la faim,  
Jetant de tous côtés de sinistres alarmes  
Font sonner le tocsin et le rappel aux armes,  
Parlent de confiance en enterrant soudain  
L'argent et le crédit au fond de leur jardin,  
Blâment la République ou vont à l'indigence  
Souffler en nous plaignant quelques mots de régence ;  
Lardés de quelques traits décochés contre nous,  
Caressent le comptoir affamé de gros sous ;  
Puis, tout ébouriffés de sentences stupides  
Touchant l'esprit des sots et l'âme des cupides,  
Traitent de vil fumier l'élément social  
Où nous avons semé notre saint idéal.  
«La régence, messieurs, messieurs, je vous l'atteste,  
Seule peut nous sauver de cette affreuse peste.  
La Bourse est à la baisse. On nous joue, il est temps  
De rappeler chez nous la branche d'Orléans.»

Hélas! De tous nos maux ce n'est pas là le pire ;  
Voici venir chez nous le spectre de l'empire ;  
Le manteau de la gloire, à nos yeux éblouis,  
Drape l'opinion dans ses immenses plis.  
Serait-ce l'empereur, dont les épaules fortes  
Le traînent puissamment de l'exil à nos portes.  
Vient-il de Sainte-Hélène ou descend-il des cieux  
Pour nous conduire encore au trépas glorieux ?  
Non. Qu'est-ce donc alors ? Pourquoi ces peurs sans nombre ?  
Si ce n'est l'empereur, qu'est-ce donc ? - C'est son ombre.  
Il suffit de jeter ce prestigieux nom

Dans les airs du pays : Louis-Napoléon,  
Pour que le peuple encor, feuilletant sa mémoire,  
Trouve dans le neveu l'héritier de la gloire.  
Voilà ! Nous ignorons, républicains d'hier,  
Lorsque Dieu crée un nom dont le pays est fier,  
Il n'est pas d'héritier : le pays seul hérite ;  
L'homme relève enfin de son propre mérite :  
Qu'il soit brave soldat ou grand législateur,  
Le service rendu se paye à sa hauteur.  
Le plus profond de tous, le plus fort, le plus sage,  
Devra s'élever seul au sommet du suffrage.  
Qu'importent les aïeux ! Telle est la vérité  
Que professe aujourd'hui la sainte égalité.

Or, Louis qu'a-t-il fait ? De quel acte sublime  
Vient-on envelopper ce prince légitime ?  
De quel fait glorieux son front est-il orné ?  
De quel trait de grandeur Dieu l'a-t-il couronné ?  
D'aucun. Mais à défaut d'un passé magnifique,  
Il lui reste à fonder du moins la République.  
Toute sa gloire est là. Point de lien bâtard.  
Qu'il se hâte, pour Dieu ! Demain sera trop tard

*Document*  
«Cheny mon village, mes racines icaunaises» <http://www.cheny.net>  
« Encyclo89 » <http://www.encyclo89.net>